

« ECONOMIE ET SURREALISME »
ANALYSE CRITIQUE DU DEBAT : « Faut-il revoir
l'enseignement de l'économie ? »
Les Grands Débats de BFM - 14/01/2008 - lundi 14 janvier 2008
(THIERRY ROGEL)

La radio BFM éco Nous a offert la 14 Janvier dernier un débat sur l'enseignement de l'économie au lycée, débat retranscrit et reproduit sur le site de l'Apses, ce qui a permis une analyse précise de celui ci.

Tous les propos rapportés au cours de cette analyse peuvent être soit écoutés, soit lus en ligne sur Internet aux adresses suivantes :

1) Débat BFM :

+ Sur le site de BFM :

[http://www.radiobfm.com/index.php?id=pagesearch&tx_radio_pi9\[emission\]=99](http://www.radiobfm.com/index.php?id=pagesearch&tx_radio_pi9[emission]=99)

+ Sur le site de l'Apses : <http://www.apses.org/spip.php?article1011>

3) Dialogue entre Michel Rocard et Bernard Thomas sur le site de l'Apses :

<http://www.apses.org/spip.php?article939>

4) Michel Rocard nous répond (réponse aux professeurs de SES) sur le site de l'Apses :

<http://www.apses.org/spip.php?article949>

5) Communiqué de presse Rocard – Apses : <http://www.apses.org/spip.php?article994>

Autour du journaliste-animateur, quatre invités : Sophie de Menthon, entrepreneuse et représentante du mouvement « Ethic », Yvon Gattaz, ancien président du CNPF, Patrick Lévy – Waitz et, par téléphone, Sylvain David, président de l'Apses (Association des professeurs de Sciences Economiques et Sociales)

Nous n'irons pas par quatre chemins : il a fallu bien du courage pour suivre ce débat de bout en bout mais ce fut fructueux à plus d'un titre car nous avons eu droit à toute la gamme des critiques adressées à notre discipline.

Ainsi, le journaliste reprit à plusieurs occasions les propos de Michel Rocard sur la « catastrophe ambulante » mais en pratiquant une décontextualisation involontaire et donc en modifiant la teneur de ces propos. Patrick-Lévy-Waitz, co-auteur de “J'aime ma boîte, elle non plus » apparaissait comme pondéré et nuancé dans ses critiques et, à ce titre, pourrait être un interlocuteur de choix pour les professeurs de SES. Tel n'est pas le cas d'Yvon Gattaz et de Sophie de Menthon qui ne savent manifestement pas ce que nous faisons et fondent leurs propos sur des préjugés, des on dit, des a priori et caricatures, avec une palme particulière pour Sophie de Menthon qui atteint des sommets.

Mais il ne suffit pas de l'affirmer, encore faut il le démontrer et nous pouvons utiliser la transcription écrite de cette émission. (N.B. : étant enseignant en SES et membre e l'Apses, il est évident que je me retrouve dans l'essentiel des propos tenus par Sylvain David, ce qui explique que je reprends peu ceux-ci).

I) LES PROPOS DE ROCARD : REPRISE HORS CONTEXTE ET DEFORMATIONS.

La nouvelle série d'attaques que nous avons à subir s'appuie largement sur l'expression, utilisée par Michel Rocard, de « catastrophe ambulante ». Voici comment cette expression est reprise dans la présentation du grand débat de BFM :

ANIMATEUR

Pour commencer, et bien on va s'intéresser, rebondir en tout cas, aux dernières déclarations de Michel Rocard qui appartient à la commission de Marcel Pochard, le conseiller d'Etat, qui réfléchit aux métiers de l'enseignement : faut il revoir l'enseignement de l'économie et d'ailleurs, faut il enseigner l'économie désormais dès le collège ? Le débat est ouvert.

Bonjour Marjorie ... L'enseignement de l'économie est une « Catastrophe Ambulante » responsable du blocage du dialogue social en France, c'est du verbatim. Marjorie ?

MARJORIE P.

C'est une petite phrase de Michel Rocard, elle date du mois de décembre lors des auditions de la commission sur la revalorisation du métier d'enseignant dont Michel Rocard est membre. Un bonnet d'âne décerné aux professeurs de sciences économiques et sociales qui se sont vivement émus des propos de l'ancien premier ministre à tel point qu'il a du revoir sa copie. Il s'est donc excusé la semaine dernière en expliquant qu'il ne visait pas les enseignants mais leur matière. Pour Michel Rocard l'enseignement des sciences économiques et sociales doit commencer au collège, il doit se poursuivre au lycée. (...)

Je suis persuadé que ces propos ont été tenus honnêtement mais qu'ils proviennent d'une trop grande confiance que les journalistes ont accordé à leurs sources d'information. En fait ces propos ont été sortis de leur contexte. Heureusement, là aussi, nous avons la transcription écrite des différents débats.

Voilà d'abord ce que dit monsieur Rocard au moment de l'audition de monsieur Bernard Thomas, inspecteur de l' Education Nationale :

Michel Rocard :

« Vous avez terminé votre propos... enfin pas tout à fait... l'avant dernier paragraphe concernait l'enseignement de l'économie. Je m'étais demandé avant si le processus que vous proposez n'était pas une manière de contourner les dégâts abominables qui résultent pour la société française de la quasi-absence et surtout de la dérive de l'enseignement de l'économie ou du moins du peu qui en est fait. Puisque apparemment cet enseignement est assez largement fait pour dégoûter les élèves de la libre entreprise, du marché, de l'entreprise elle-même et de pas mal d'horreurs. Tout ça qui est assez stupide et qui est un des constituants du blocage dans sa forme d'aujourd'hui... il est vieux le blocage mais il se renouvelle dans ses motivations... du blocage du dialogue social dans notre pays. »

(source : <http://www.apses.org/spip.php?article928>)

Le constat semble sans appel : les professeurs d'économie (sous entendu de « sciences économiques et sociales ») dégoûtent les élèves de la libre entreprise, du marché, de l'économie,...et sont responsables du blocage du dialogue social en France. Mais la suite va nous étonner :

M. Rocard :

« C'est en tant que consommateur de civisme que je me plains beaucoup de l'absence d'éducation économique en France. Mais ma vérité à moi c'est que je n'y connais rien. Combien d'heures y'a-t-il ? Dans quels types de classe par an ? Comment sont formés ces profs ? »

Monsieur Rocard émet des critiques carrément destructrices à l'égard des professeurs de SES mais , finalement, avoue ne rien connaître au problème. Cependant, nous ne sommes pas au bout de nos surprises :

Je me souviens... c'est en 1967 que j'ai quitté l'administration pour entrer dans la politique qui était agitée... enfin peu importe... je suis devenu permanent d'un petit machin qui a grandi... Ma dernière mission administrative était une participation à l'équipe nommée par le ministère des Finances pour discuter avec le ministère de l'Education nationale sur comment introduire de l'éducation qu'il n'y avait pas du tout dans les programmes à l'époque. Et la première décision dont nous avons eu connaissance en réponse à nos propositions c'est qu'il n'y aurait pas de création d'un corps nouveau et qu'on en chargerait les professeurs d'histoire et géographie. Toute l'équipe des finances a baissé les bras et dit que c'était foutu et nous avons interrompu notre collaboration avec le ministère de l'Education nationale « puisque vous êtes si calés » voilà. J'ai l'impression qu'on n'est jamais sorti de cette catastrophe ambulante.

Voilà le fameux « catastrophe ambulante » que tous les journalistes ont repris. Mais que désigne cette expression ? L'état dans lequel Monsieur Rocard a laissé le projet de mise en place d'un enseignement de l'économie **en 1967**. Ainsi, on nous demande de faire un enseignement adapté aux mutations contemporaines et nous sommes jugés sur des faits datant de plus de quarante ans (ironiquement, on pourrait voir quel est le pourcentage de professeurs de SES qui n'étaient pas nés cette année là). De plus, monsieur Rocard précise bien qu'il a l'impression qu'on n'est pas sorti de là, alors même que, deux minutes avant, il avouait ne rien connaître au problème.

Bien sûr, on pourrait reprocher au journaliste de BFM de ne pas avoir vérifié ses sources mais comment ne pas croire à la réalité de cette expression quand elle a été reprise par de nombreux journalistes auparavant ? Comme dans toute profession, la confiance dans ses pairs tient une place essentielle mais ce n'est pas la première fois que cette confiance a été mise en défaut concernant les critiques des SES.

Le rapporteur, monsieur Bernard Thomas, n'était manifestement pas mieux renseigné. Voilà ce qu'il déclare :

Alors rapidement l'enseignement de l'économie se fait sous forme d'option, exclusivement en lycée, et donc en lycée d'enseignement général et technologique, c'est-à-dire en clair dans les lycées classiques, à partir de la classe de seconde... C'est proposé à tous les élèves... C'est là que j'ai dit que j'aurai besoin de monsieur le Secrétaire

général... A ma connaissance 90-95% des élèves choisissent cette option. Je me trompe ? (Monsieur Duvoye acquiesce) C'est de cet ordre là. Donc tous les élèves de lycée ou presque ont droit à un petit vernis d'idées générales dont vous savez ce qu'il faut penser...

Au moins, cette fois ci, la bonne information a fini par passer ; ce sont bien 43 % des élèves des secondes générales qui suivent l'option SES (soit environ 20% de l'ensemble des élèves de seconde, technologiques et professionnelles compris). Que penser d'un haut fonctionnaire secondé par un conseiller technique qui avance le chiffre de 90-95% ? Incompétence ou volonté de manipulation ? Dans les deux cas, cette position est inacceptable ! (Coïncidence ou causalité ? Monsieur Thomas demanda ses droits à la retraite quelques temps après cette audition et la vague de protestation des professeurs de SES).

Face à la vague de courriels envoyés par les professeurs de SES, monsieur Rocard adressa une lettre dont voici quelques extraits :

Michel Rocard "nous" répond...

Avec l'autorisation de Michel Rocard - jeudi 13 décembre 2007

Mesdames et Messieurs les Professeurs d'Economie

Le 12 décembre 2007-12-12

Vous êtes nombreux à m'avoir envoyé des e-mails pour protester ou vous indigner des propos que j'ai tenus à l'occasion d'une réunion de la Commission présidée par Monsieur Marcel Pochard et chargée de faire rapport sur les conditions d'exercice du métier d'enseignant.

Vous avez raison et en plus je vous remercie de la masse d'informations que j'ai reçues de vous tous à cette occasion et que je n'avais pas. (...)

En outre le diagnostic que je viens de me permettre de rappeler concerne la société française toute entière. Or ce n'est qu'à partir des années 1970 que l'enseignement de l'économie a vraiment commencé dans le secondaire après tous les autres pays d'Europe. C'est donc tout récent, trop récent pour produire une culture. Et naturellement vous n'y êtes pour rien ! (...) A travers une critique d'insuffisance à laquelle je me livrais, qui ne vous vise pas vous mais bien davantage les fabricants d'horaires et de programmes, j'exprimais en fait une forte demande d'intensification de l'effort de l'éducation nationale en matière d'économie. (...)

(source : <http://www.apses.org/spip.php?article949>)

Nous avons au moins servi à informer monsieur Rocard sur ce qu'est notre enseignement (et ce que monsieur Thomas n'avait manifestement pas fait) et la faute n'en incombe plus ni aux enseignants, ni à l'Education Nationale mais à la société française dans son ensemble. Je ne vous cache pas, monsieur, de la fierté que j'ai pu ressentir d'avoir porté, ne serait ce qu'un temps, l'ensemble de la responsabilité de la société française.

La suite vaut son pesant d'or :

M. Rocard :

J'ai eu le grand tort, et je ne saurais trop m'en excuser auprès de vous tous, d'incorporer à cette apostrophe le mauvais souvenir que j'ai gardé de quelques conversations d'il y a deux ou trois ans avec quelques élèves en fin de scolarité secondaire qui avaient hérité de leur courte fréquentation de l'économie une vision dont le degré d'abstraction et de dogmatisme était interdictif de toute utilisation dans la pratique sociale. J'avais été effrayé mais c'était un cas ponctuel, non généralisable et je vous demande pardon d'avoir là abusé. (...) Permettez-moi un mot de plus. Nous vivons sous un capitalisme dérégulé, qui produit de plus en plus de la croissance molle, du chômage et de la précarité. Les indispensables transformations nécessaires pour redresser le cours de choses auront besoin d'une vraie compréhension populaire. Elle ne peut venir que d'une amplification de l'effort de l'Education Nationale en enseignement de l'économie. Mon "agression" n'était qu'une manière malheureuse d'en exprimer le besoin

Cette opinion si négative sur la « catastrophe ambulante » qu'est notre enseignement proviendrait donc de deux ou trois conversations avec des élèves en fin de scolarité. A ce titre, il n'est pas difficile de trouver quelques élèves pour descendre n'importe quelle discipline (je me porte volontaire pour démolir la physique- chimie où j'étais nul !). On est quand même sidéré qu'un intellectuel et universitaire puisse user de façon aussi légère de la « généralisation abusive ». Mais au moins a-t-il le mérite de reconnaître son erreur.

Voilà donc d'où vient la « catastrophe ambulante » : un « coup de sang » à la suite de souvenirs vieux de quarante ans et de conversations avec deux ou trois élèves, coup de sang appuyé par les informations fausses d'un haut fonctionnaire. Et le mal est fait ! La rumeur, la « machine médiatique » et l'excès de confiance font leur travail de « rouleau compresseur »

II) YVON GATTAZ : LE PRAGMATISME AU SERVICE DE L'AVEUGLEMENT.

L'ex « Patron des patrons » (selon l'expression des journalistes), à l'initiative d'une politique louable de présentation de l'entreprise et des métiers dans le cadre de l'Ecole, n'a pas non plus été avare de critiques. Mais ces critiques nous semblent globalement peu fondées.

Yvon Gattaz :

Aujourd'hui il y a un rapprochement* que personne ne peut contester. Ce rapprochement n'est pas suffisant mais ce qui est dramatique c'est qu'il y a encore des poches de résistances et que nous avons encore quelques enseignants et quelques revues qui professent que l'entreprise ça n'est pas l'économie, que la microéconomie ça n'est pas la macroéconomie car l'économie, la science économique, n'a jamais été la somme intégrale des microéconomies de l'entreprise. Ils voudraient faire une différence considérable, théorique, sémantique entre l'économie et l'entreprise alors que ça n'est pas vrai.

*** NB : rapprochement entre l'école et les entreprises.**

Monsieur Gattaz présente clairement les idées que nous voyons venir depuis des années : l'économie se réduit à la seule entreprise, par conséquent la macro économie n'existe pas ou n'est que la résultante de la somme des micro-économies. Il est vrai qu'il existe tout un courant d'analyses théoriques qui, aujourd'hui, essaie de mettre en évidence les fondements micro économiques des résultats macro économiques mais personne n'ose déclarer que ce lien ne serait qu'une addition des comportements micro économiques ; le professeur Abraham-Frois écrit ainsi : « *Bref, une macroéconomie sans fondements micro est aberrante, une transposition directe de la microéconomie à la macroéconomie ne l'est pas moins* ». (La macroéconomie en l'an 2000 - Gilbert Abraham-Frois [*]Revue économique 2001- 3 (Vol. 52)|

Je ne doute pas que pour monsieur Gattaz, la question soit moins théorique que cela et qu'il veuille dire plus simplement que pour qu'une économie fonctionne bien, il faut que toutes les entreprises aillent bien ; c'est vrai en général, pourtant, nous avons déjà vu de nombreuses situations où l'un n'implique pas l'autre et J. M. Keynes en avait fait un des points centraux de sa réflexion. Ce qu'on peut au moins dire , c'est que la relation « micro-macro » n'est pas simple et peut être l'objet « d'effets de composition » ou « effets d'émergence ».

YVON GATTAZ

Sur ce point...Je rappellerais l'exergue de mon dernier livre « Mes vies d'entrepreneurs » sorti l'année dernière en 2007. Je dis l'économie, les économistes tentent de la raconter, l'économie, les politiques tentent de l'infléchir mais l'économie, les chefs d'entreprise, eux, la font. L'économie nous la faisons, nous n'allons pas dire que la microéconomie ça n'est pas la macroéconomie, (...)

Cela est bien vrai, les économistes (en tout cas les professeurs d'économie) tentent de raconter l'économie et c'est pour cela qu'ils sont payés. Les entrepreneurs font l'économie, bien sûr, mais ils ne sont pas les seuls ; les consommateurs font aussi l'économie et l'Etat, par ses choix fiscaux ou sociaux fait aussi l'économie. Bien sûr, ce sont les entreprises qui produisent les biens et services mais les besoins et les désirs viennent des consommateurs et les consommateurs ne consommeront qu'en fonction de leur confiance dans l'avenir, dans l'idée qu'ils se font du soutien qu'ils obtiendront ou non s'ils doivent s'arrêter de travailler (soit pour cause de chômage, soit pour cause de maladie) et que cette confiance dans l'avenir vient, normalement, de l'Etat. Présenter l'entreprise, non comme acteur central (idée que je partage) mais comme SEUL acteur économique, c'est prendre une position théorique particulière qui risque d'aboutir à une position idéologique bien spécifique.

Yvon Gattaz :

et je voudrais raconter en une seconde, une anecdote. Il y a cinq ans, une jeune fille de première est venue me voir : « Monsieur Gattaz, pouvez-vous m'aider pour mon devoir d'économie de première ? », Je dis volontiers et je lui dis : « fermez les yeux et répondez moi tout de suite : quel est le plus grand économiste de la terre que vous connaissez ? » et elle m'a répondu spontanément : « Karl Marx ». Et j'ai dit : « mais attendez, où avez-vous pris une stupidité pareille, c'est le seul économiste qui se soit complètement trompé, de l'avis mondial ». Elle me dit : « Dans la revue que je lis et où mon professeur m'a fait abonner ». J'ai dit « montrez moi cette revue ». Je suis allé

**voir le proviseur, je suis allé voir le professeur d'économie qui m'ont dit :
« j'apprends ça dans une revue et que je fais acheter...**

**Sophie De Menthon
... Alternatives économiques ...**

**Yvon Gattaz :
...chut... j'ai pas dit de nom....**

**Animateur
Elle l'a dit Sophie et le rédacteur en chef est avec nous dans moins d'une
heure...**

**Sophie De Menthon
...vous savez ce qu' on en pense !**

Là, il y aurait beaucoup de choses à dire ! la première, c'est que monsieur Gattaz ne craint pas de se transformer en professeur, ignorant manifestement en quoi consiste ce travail (et oui ! C'est un travail, comme chef d'entreprise est un travail que je serais personnellement incapable d'assumer !) Sa technique est d'ailleurs étonnante : « *fermez les yeux et répondez moi tout de suite : quel est le plus grand économiste de la terre que vous connaissez ?* ». Déjà, la question n'a aucun sens...il y a de bons ou de mauvais économistes ; certains qui nous ont permis de comprendre certains phénomènes mais dont les travaux occultent d'autres phénomènes,...mais la pensée économique n'est pas un « Hit-Parade ». De plus, il demande à cette jeune fille de fermer les yeux donc de faire remonter à sa conscience non des raisonnements ou des idées mais des images : et quelles sont les images d'économistes les plus connues? Il y en a deux : Keynes et son petit chapeau et surtout Marx et sa grosse barbe. Ce sont des icônes populaires et les professeurs de SES n'y sont pour rien.

Cependant, d'après Yvon Gattaz, cette réponse lui aurait été soufflée par son professeur de SES. Et là, nous n'avons pas de chance, monsieur Gattaz tombe sur le professeur de SES le plus idiot de France et de Navarre qui apprend ses cours directement dans Alternatives Economiques qu'il fait acheter à ses élèves : un professeur un peu benêt et sans recul critique. Quand on sait que les concours de recrutement (capes et agrégation) de sciences économiques et sociales sont, avec la philosophie, les plus sélectifs de l'Education Nationale, on est effrayé.

Ceci dit, je ne me souviens pas avoir lu dans « Alternatives Economiques » que Marx était le plus grand économiste de la terre ; en revanche, je me souviens qu'il y a quelques semaines, un journal a fait sa couverture sur Marx et l'intérêt de ses analyses pour comprendre la situation actuelle ; ce journal, c'était « Enjeux-Les Echos ». Les Echos, un journal de gauchistes ?

Enfin, malgré ces réticences, admettons tout ce que dit monsieur Gattaz : le problème reste pourtant entier. Comment un monsieur qui siège à « l'Académie des sciences morales et politiques » peut-il fonder une critique générale sur une conversation avec une élève et un professeur de sciences économiques ? Comment peut-on se permettre de tirer de telles conclusions d'un seul cas ? Du coup, quelle valeur va-t-on pouvoir accorder aux autres critiques de monsieur Gattaz ?

Ensuite, monsieur Gattaz cite les titres d'articles d'un numéro d' « Alternatives Economiques »

Yvon Gattaz :

Je vais quand même vous donner les titres. Si vous permettez, je donne quand même les titres des 6 premières pages.

1^{ère} page : on a tout loupé

2^{ème} page : menace sur la croissance

3^{ème} page : danger

4^{ème} page : la crise

5^{ème} page : Au régime sec

6^{ème} page : vœux pieux

7^{ème} page : la France en faillite

Et vous voulez qu'on remonte le moral de nos jeunes comme ça ! Moi j'essaie de semer l'espoir et l'enthousiasme et d'autres sèment le désespoir et la démoralisation.

Certes, ça ne remonte pas le moral des jeunes mais tout de même : « La France en faillite » fut une expression de monsieur Fillon, « menace sur la croissance » est un titre repris par tous les journaux économiques qu'ils soient de gauche ou de droite, « La crise » (et bien oui, il y a une crise ! J'espère que monsieur Gattaz était au courant). Mais là où ça devient surréaliste, c'est qu'immédiatement après ces propos, l'animateur annonce une coupure consacrée à la publicité et aux informations. Et de quoi parle-t-on aux informations ? Des rachats des banques américaines par des fonds souverains, de la crise des subprimes, ... il n'y a pas besoin de professeurs d'économie pour démoraliser les élèves. Monsieur Gattaz est peut-être un acteur de terrain mais ce n'est probablement pas le même terrain que celui du français moyen.

Mais si monsieur Gattaz semble ne pas bien percevoir la réalité, il n'entend pas tout à fait non plus ce qu'on lui dit. Pour illustration, le dialogue suivant :

Sylvain David :

La réalité est que l'entreprise est un acteur essentiel du fonctionnement de l'économie, mais je me réserve la possibilité en tant qu'enseignant d'adopter une position de neutralité. Je ne suis pas là pour dire c'est pas bien ou c'est bien ; quand on parle de critique, on pense que c'est dénigrer, on se trompe, c'est simplement montrer que les choses sont complexes. Un chef d'entreprise est confronté à des décisions à prendre tous les jours et il sait que forcément il y a un calcul coût/avantage à faire et que c'est délicat de prendre des décisions.

Yvon Gattaz :

Mais monsieur, on ne peut pas dire que l'entreprise ce n'est pas bien,

Animateur :

Il n'a pas dit que ce n'était pas bien...

Gattaz :

On n'a pas à laisser entendre que ça peut être bien ou pas bien, rien que ça c'est dramatique, c'est un parfum de mercantilisme, de productivisme totalement dépassé ; on se croirait au temps de Karl Marx il y a cent ans, à l'époque ils étaient des révolutionnaires, aujourd'hui, ils sont des conservateurs lénifiés

Sylvain David, président de l'Apes, indique bien que l'entreprise est un thème central à aborder et qu'il faut présenter les problèmes de choix de l'entrepreneur. Gattaz lui reproche de dire que « l'entreprise, ce n'est pas bien », ce que Sylvain David n'a jamais dit (comme le lui fait remarquer l'animateur) puis ne craint pas de se contredire en déclarant qu'on n'a pas à laisser entendre « que c'est bien ou ça n'est pas bien » (c'est finalement ce que disait Sylvain David) et enfin utilise les termes de « mercantilisme » et de « productivisme » comme s'il s'agissait d'injures. On ne voit pas très bien ce que le mercantilisme a à faire là dedans. Quant au terme de « productivisme » : on en comprendrait la connotation péjorative s'il avait été prononcé par un militant écologiste mais on ne voit pas ce qu'il signifie dans la bouche d'Yvon Gattaz. Gattaz, « apôtre de la décroissance » ? Ce serait un scoop ! Disons le clairement : nous avons ici un festival de « n'importe quoi verbal » ! Monsieur Gattaz nous explique ensuite comment on doit enseigner l'économie. Pourquoi pas ? Toutes les propositions sont bonnes à écouter (et peut être à adopter).

Yvon Gattaz

Il faut commencer l'économie par le petit. La grande erreur de l'enseignement, je suis fils et petit fils d'enseignants, l'erreur a été de penser que les cerveaux des enfants permettaient d'aller du général au particulier, c'est l'inverse qu'il faut faire.

il faut partir du particulier au général, or le particulier d'économie c'est quoi ? C'est la micro économie c'est l'entreprise. Il ne faut pas leur apprendre à l'âge de 14ans Pareto (SM la parité) Walras, Keynes et Adam Smith, c'est une erreur ; nous l'avons appris bien plus tard. Moi j'ai appris l'économie, vous savez je suis président de la section économie politique et statistique et finance à l'académie, donc je suis avec de grands économistes dont le prix Nobel d'économie qui est dans ma section Maurice Allais je vais vous dire donc je les fréquente ils sont d'accord avec moi il ne faut pas apprendre la grande la très grande économie.

Deux remarques : d'abord le « je suis fils et petit fils d'enseignants » donc je peux parler d'enseignement. L'enseignement se transmettrait-il par les gènes ? Mais monsieur Gattaz me donne des idées : je suis fils de médecin ; dès demain, je vais faire bénéficier mon généraliste de mes conseils avisés.

Deuxième remarque : son argument pour prouver qu'il ne faut pas parler des grands auteurs, est que, lui, ne l'a pas fait. Peut être a-t-il raison sur le fond mais son argumentation est sidérante. Alors que tous les représentants des entreprises ne cessent de nous expliquer que le monde a changé, qu'il ne faut pas s'accrocher au passé et à la tradition, quel est le seul argument qu'on nous ressert en matière pédagogique : « moi, je n'avais pas fait ça » (et c'est un « moi » de plus de soixante dix ans dont l'expérience scolaire doit dater d'à peu près cinquante ans)

Ceci dit, avec vingt-cinq ans de pratique d'enseignement (certes de « catastrophe ambulante »), j'approuve partiellement les propos de monsieur Gattaz: il est souvent bon de partir du particulier mais il n'est parfois pas mauvais de partir du général. Mais que présente – t-on aux élèves de quatorze ans, qui sont donc en seconde ? Pas le moindre auteur (qui sont présentés en terminale et, timidement, en première). En seconde, nous présentons, par exemple, l'entreprise et souvent à partir de monographies.

Animateur

c'est donc un problème de programme Yvon Gattaz faut il changer le programme les manuels d'éco ?

Gattaz

il faut changer les programmes et la micro économie c'est l'entreprise que l'on peut expliquer ; l'entreprise c'est le symbole même de la micro économie

Animateur

Est-ce que l'enseignement de l'économie commence le Samedi chez Carrefour avec papa maman ?

Alors, faut-il changer les programmes d'économie pour y enseigner l'entreprise ? La réponse est non, pour la simple raison que l'entreprise y est déjà enseignée. De plus, Monsieur Gattaz réduit la micro économie à l'entreprise, ce qui est faux : la micro économie, c'est « *l'étude du comportement individuel des ménages et des entreprises et de leurs interactions sur le marché* » (G. Mankiw : « Principes de l'économie » - Economica – 1998). Cette réduction de l'économie à la seule micro-économie et de la micro-économie à la seule entreprise est en fait une réduction purement idéologique.

III) SOPHIE DE MENTHON : LA COMTESSE DE SEGUR ET L'ECONOMIE.

Sophie de Menthon : un feu d'artifice verbal, impossible de l'arrêter et difficile d'en placer une. Et elle commence très fort !

SOPHIE DE MENTHON

Attendez, il y a deux choses. Il y a premièrement, la pédagogie de l'entreprise et, deuxièmement, la relation affective à l'entreprise. Moi je pense que tout, je ne veux pas être midinette, mais tout est amour, si on n'aime pas les choses , si on n'aime pas, on ne peut pas comprendre ; Le quotient affectif, aujourd'hui, il est d'ailleurs navrant dans la société française, le quotient émotionnel ; on a vu que tout, même les décisions politiques, tout ce qui peut se passer est relié à l'affectif ; il se passe une catastrophe , que ce soit une entreprise qui licencie, etc,...c'est tout d'un coup, le quotient affectif. Donc, on ne peut pas le nier, il est omniprésent. Alors, est ce que l'économie c'est l'entreprise ? C'est à dire, je ne vois pas comment il y aurait d'économie sans entreprise.

Nouveauté : on aurait pu croire que l'école était le lieu du savoir. Non, c'est aussi le lieu de l'affectif. Voilà Sophie de Menthon transformée en « flower power » et en « Mai soixante-huitarde » : il est bien vrai que le monde change.

Animateur :

J'ai l'impression que de votre côté vous allez, avec plaisir, réduire ce débat à la question de l'entreprise

Sophie de Menthon :

Non, je ne comprends pas la différence

ANIMATEUR

Alors que si on enseigne l'économie à des jeunes, on parle des parités des changes, comment fonctionnent aujourd'hui les partenaires sociaux avec les organisations paritaires...

La démarche de Sophie de Menthon apparaît clairement : elle ne comprend pas quelle différence il peut y avoir entre l'entreprise et l'économie. Pourtant, si l'entreprise est un acteur, et même l'acteur central, de l'économie, elle n'est pas le seul. On ne peut donc pas l'ignorer (et qu'aucun enseignant de SES ne le fait) mais on ne peut pas non plus réduire l'économie à la seule entreprise.

Puis Sophie de Menthon critique le contenu des manuels en s'appuyant sur le rapport de « Positive Entreprise ».

Sophie de Menthon

Mais c'est le contenu, président, qu'il faut changer. C'est le contenu des bouquins parcequ'il y a, sous jacent, en permanence dans les livres qu' il y a l'exploitation de l'homme par l'homme. Je veux dire qu'on est resté dans une idéologie politique quand même et même si on peut dire tout ce qu'on veut, oui c'est vrai , il y a toujours une exploitation de l'homme par l'homme si on va jusqu'au bout du bout...mais ce que je veux dire, c'est qu'il faut changer le contenu , il y a « positive entreprise » ...(coupure) je ne veux pas faire semblant de penser que les entrepreneurs sont des anges, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, ce n'est pas vrai (...)

Puis :

Sophie de Menthon

On parlait des programmes. Il y a des contre-vérités basiques ; quand vous prenez Positive Entreprise qui a fait l'analyse scientifique, ils ont lu tous les bouquins, ils ont relevé les phrases, il y a des phrases hallucinantes

ANIMATEUR

On peut dire que c'est une association libérale qui avait dénoncé un enseignement teinté d'idéologie marxiste. On va laisser réagir Sylvain David.

Au moins l'animateur remet les pendules à l'heure en précisant quelle est la nature de « Positive Entreprise ». Par ailleurs, il est clair que ce rapport de « Positive Entreprise » est biaisé et partial : les lecteurs en trouveront une analyse dans l'article « De l'à peu près à la calomnie : dix ans de contre-vérités » (consultable en ligne sur le site de l'Apses : <http://www.apses.org/spip.php?article960>).

Mais rejoignons Sophie :

Sophie de Menthon

dans les bouquins scolaires on vous enseigne que le droit de grève, que ceci,...immédiatement le négatif ... je veux dire, c'est pas comme ça qu'on va en sortir, vous l'avez dit vous même tout à l'heure, Patrick ..je veux dire, on ne peut demander à des professeurs d'être positifs si toute la chaîne de la pédagogie est absente.

« On enseigne le droit de grève » : c'est bien vrai ! Dans la partie consacrée à la représentation des salariés on parle des prudhommes, des délégués d'entreprise et du droit de grève...après avoir parlé de profit, d'investissement, de productivité,...Où est le mal ? Cela fait partie de la vie économique et sociale. Et là, Sophie de Menthon se dévoile : « Tout de suite le négatif ! ». Le droit de grève, droit inscrit dans la Constitution, devient le « négatif ». Jamais un professeur de SES n'a parlé du profit en parlant de « négatif ». Sophie de Menthon cherche à débusquer l'idéologie ; on voit clairement où celle-ci se tapit. L'idéologie de madame de Menthon apparaît encore plus clairement dans l'échange suivant :

Sylvain David :

Nous sommes favorables à des échanges les plus fréquents possibles avec tous les acteurs du monde économique. Par contre, ce qui fonde la légitimité de nos programmes, c'est quand même les savoirs qu'on nous dit d'enseigner ; c'est comme si on demandait aux institutions religieuses de venir élaborer les programmes concernant l'enseignement du fait religieux. Il y a un moment donné....

Sophie de Menthon

Il y a un moment où c'est quand même une religion qui va faire le catéchisme, excusez-moi

Sylvain David :

Je vous parle moi des programmes d'enseignement du second degré dans l'Education Nationale

Et bien, la cause est entendue. Selon Sophie de Menthon les professeurs n'ont pas pour charge d'enseigner des savoirs mais de transmettre un catéchisme.

Mais reconnaissons à madame de Menthon qu'elle déploie un véritable zèle et un grand enthousiasme pour porter sa parole. Ainsi, elle se rend dans des écoles :

Sophie de Menthon

Non non, pas du tout. Avec 100000 entrepreneurs je vais dans les écoles, on avait lancé à *ethic* « entrepreneur tous à l'école d'à côté », sans programme sans rien on débarquait, on dit à la maîtresse : « allez chercher vos enfants en classe mademoiselle, madame est ce que vous voulez que je vienne raconter comment j'ai monté ma boîte ? » par exemple. J'étais dans une école, j'étais dans une école difficile un samedi matin il y avait d'ailleurs des collés, cela allait de la quatrième à la terminale je me suis dit comment je vais les prendre et je les ai pris un par un par son t-shirt, je leur dis tiens tu vois le t-shirt que tu portes, est ce que tu veux que l'on raconte son histoire, et c'est extraordinaire et immédiatement l'enfant si vous référez à son univers de consommation, à sa vie de tous les jours à sa mère qui dit que c'est trop cher au super marché je vais dire on commence par là pourquoi son t-shirt est fabriqué ailleurs pourquoi on aimerait qu'il soit fabriqué en France, pourquoi le paie moins cher pourquoi il va l'acheter dans la grande distrib, je pense que l'on a oublié l'essentiel revenons sur les fondamentaux à l'entreprise.

C'est une très bonne idée que raconter l'histoire d'un produit, le T-shirt par exemple (personnellement j'aime bien prendre la pizza comme exemple) ou l'histoire d'une entreprise. Mais cela n'a rien de neuf, les enseignants le font depuis plus de trente ans (pour exemple, voir aux adresses suivantes : http://www.ac-orleans-tours.fr/ses/pedagogie/pedagogie%20par%20niveau/seconde/groupe_virgin.htm Ou http://www.ac-orleans-tours.fr/ses/pedagogie/pedagogie%20par%20niveau/seconde/entreprise_vivendi.htm Ou bien encore : <http://www.cndp.fr/RevueDees/pdf/114/03204911.pdf>

Par ailleurs, on admirera le talent de Sophie de Menthon qui peut venir enseigner les maths dans les poches, sans rien préparer, ce que seuls quelques très vieux routiers de l'enseignement se permettent parfois de faire (mais seulement parfois). Finalement, enseigner l'économie doit être très facile. Remarquez, cette intuition sera confirmée un peu plus tard par Sophie de Menthon :

Sophie de Menthon

Les mécanismes de tous les jours le panier de la ménagère et puis l'économie elle en découle toute seule

Animateur

Il faut faire enseigner l'économie par Michel- Édouard Leclerc

Sophie de Menthon
Et pourquoi pas ?

C'est clair ! Non seulement les profs sont nuisibles mais ils sont inutiles puisque les praticiens suffisent : l'économie peut être enseignée par Michel-Edouard Leclerc, la guerre par les anciens combattants, la chimie par les « nez » en parfumerie et la génétique par les pères de famille.

Ceci dit, il est bien vrai que les professeurs sont avant tout des idéologues, notamment quand on parle de mondialisation.

Sophie de Menthon :
Mais sans idéologie, sans idéologie, j'insiste parce que si on parle de mondialisation, y a combien de professeurs qui vont pousser un hurlement !

Sophie de Menthon :
Je dirai que... D'abord, c'est une armée incommensurable puisqu'on ne sait pas exactement l'effectif de l'Education nationale, donc c'est difficile de savoir ... Disons, je crois qu'elle est comme la majorité des Français, il y a à peu près le même pourcentage ,50 % plutôt à gauche, 50 % plutôt à droite. Ce que je veux dire, c'est que il y a un problème ; c'est vrai que le mot de mondialisation... sauf que, je dis bien avant l'économie...et que c'est difficile de ne pas faire preuve d'idéologie face à ce phénomène de mondialisation, et s'il y a idéologie, on est fichu !

Sophie de Menthon a raison : s'il y a idéologie, on est fichu ! Mais qu'entend-elle par ce terme ? Elle se réfère probablement au sens le plus courant « d'idée fausse », sens qui a été initié (ironie de l'Histoire) par Karl Marx lui-même. Auparavant (et je me réfère à Raymond Boudon qu'on peut difficilement taxer de gauchisme) l'idéologie désignait un point de vue sur le monde : il y a eu ainsi une idéologie nationaliste, une idéologie de la lutte des classes, une idéologie raciale, une idéologie libérale,... Pour Sophie de Menthon, je suppose que la définition de l'idéologie est « toute vision du monde qui n'est pas la mienne ».

IV) PATRICK LEVY-WAITZ : UN CRITIQUE COMME ON AIMERAIT EN AVOIR PLUS SOUVENT.

Heureusement qu'il y avait Patrick Levy-Waitz ; non qu'on soit forcément d'accord avec tous ses propos mais au moins la critique est sérieuse et s'appuie sur des données objectives. On peut ne pas être d'accord mais on sait que l'échange sera possible et qu'il nous apportera des éléments susceptibles de modifier notre position de départ (et vice-versa) ce qui est bien le but d'un débat.

Patrick Levy-Waitz commence par parler du livre qu'il a écrit en collaboration avec Yves Messarovitch.

Patrick Levy-Waitz :

...pourquoi on a décidé de le faire ? Tout simplement parce qu'on voulait faire le pont entre la macro et microéconomie, lui étant un grand acteur de la macroéconomie, et moi chef d'entreprise. Tout simplement parce qu'au sein de l'entreprise, dans les missions de conseil que l'on fait, on voit bien qu'il y a une incompréhension aujourd'hui mais une incompréhension, Sophie de Menthon m'excusera, aussi et surtout due à ceux qui dirigent parce que ce n'est jamais ceux qui ne dirigent pas qui sont responsables de la façon dont ils le vivent. C'est d'abord ceux qui gouvernent, c'est d'abord ceux qui dirigent une entreprise qui doivent avoir la capacité de prévoir et en même temps d'expliquer et de faire comprendre. Ce qui est très révélateur dans l'ensemble des entretiens qu'on a fait, dans l'ensemble des discussions qu'on peut avoir, c'est tout simplement que les gens sont prêts à accepter un certain nombre de choses. Les hommes et les femmes de l'entreprise sont prêts à accepter un peu moins de sécurité, un peu plus de flexibilité, à une condition, c'est qu'il y ait un rapport clair dans la relation du travail et dans le contrat qui est passé avec eux. Ce qui n'est pas le cas aujourd'hui.

Je ne retiendrai que la première phrase : « Il faut faire un pont entre la macro économie et la micro économie ». S'il faut faire un pont, c'est bien parcequ'il s'agit de deux éléments distincts et que, contrairement à ce que prétend Yvon Gattaz, la macroéconomie ne se fonde pas dans la microéconomie.

Ensuite Patrick Levy-Waitz précise sa pensée sur l'enseignement.

Patrick Levy- Waitz

Je crois que pour l'enseignement de l'économie , il y a deux sujets majeurs : le premier c'est que ni les grandes théories économiques, même si on peut les rattacher , ce qu'on apprend on peut le rattacher à des grandes doctrines, ce n'est ni les grandes doctrines économiques ni la petite cuisine de l'entreprise ; je crois que ça se situe dans la compréhension de quelques phénomènes clés, par exemple, la création de richesses, c'est comment on peut créer de la croissance mais au sens très simple, très concret, très opérationnel,

L'enseignement doit se fonder sur quelques « phénomènes clés » ! Il ne cite que la croissance mais on peut supposer qu'il a en tête les mécanismes de marchés, les liens entre taux d'intérêt et investissement, les liens entre inflation et croissance,... bref ce que nous avons coutume d'appeler les « mécanismes économiques », mécanismes que l'on pourra éventuellement rattacher par la suite à de « grandes théories économiques ». Si c'est bien cela que monsieur Levy-Waitz a en tête, on peut supposer qu'il apprécierait l'architecture d'ensemble du programme des lycées puisque le programme de première, par exemple, s'attache d'abord à la compréhension des mécanismes économiques.

V) DES PROBLEMES RECURRENTS : LA SCIENTIFICITE DE L'ECONOMIE ET LE « MELANGE » ECONOMIE/SOCIOLOGIE.

La fin du débat va porter sur deux thèmes essentiels pour notre discipline : à savoir le caractère de scientificité ou non de l'économie et, ensuite, la pertinence du couplage « économique et social ».

Les propos de Patrick Lévy-Waitz sont éclairants

P L-W

**Quand moi j'entends sciences économiques et sociales, le mot sciences et mêler économique et social en tant que tel me gênent déjà, parce qu'on est très loin du concret, de ce que peut être quelque chose palpable par l'étudiant
Derrière le mot sciences économiques et sociales le mot sciences représente la manière dont on conçoit l'enseignement dans ce pays, non pas les professeurs mais la manière dont cela a été construit dans le passé.**

Maintenant, monsieur Lévy-Waitz s'inquiète du risque de dispenser un enseignement très abstrait déconnecté de la « vie réelle ». Il n'en dit pas plus, c'est dommage : pense-t-il par exemple à un enseignement excessivement modélisé et mathématisé ? Si c'est cela, il peut être rassuré ; ce n'est pas ce que nous faisons en lycée (et on nous l'a suffisamment reproché dans le passé). Ici, le terme sciences doit être entendu comme « approche rigoureuse » qui permet de distinguer une analyse des a-priori ou des propos de comptoirs. La mathématisation (même si elle peut intervenir à l'occasion) est peu importante.

Enfin, pour ce qui est du mélange « économique et social »,
« à tout seigneur, tout honneur », laissons la parole à Yvon Gattaz.

Yvon Gattaz :

Je pense que la science économique et sociale c'est déjà un mélange qui est tout à fait dommageable. Vous savez, on professe plus le social que l'économique, c'est plus facile, et dans tous les lycées on fait la constatation évidente

Animateur :

Vous voulez dire qu'on va préférer enseigner le social que se hasarder ...

Gattaz :

L'économie c'est complexe, et quand les professeurs d'économie, de SES disent « nous n'avons pas à prendre parti pour ou contre l'entreprise », il y a même un qui a dit qui a dit « nous n'avons pas à faire aimer ou détester l'entreprise », c'est un aveu dramatique que s'il y a 50% des professeurs qui font aimer l'entreprise et 50% qui la font détester, la France est perdue.

Le social c'est facile ! L'économie c'est complexe ! Si par social, on pense aussi à la sociologie, je gage que son camarade de l'institut des sciences morales et politiques (Raymond Boudon, si je ne m'abuse, appréciera). Personnellement, en tant que titulaire d'une maîtrise de sciences économiques, d'une agrégation de sciences économiques et sociales et auteur de quelques articles et ouvrages de vulgarisation en sociologie, je bondis ! La sociologie est extrêmement difficile à enseigner et c'est un avis qui est partagé par nombre de collègues. Je ne me permettrai jamais d'aller expliquer à monsieur Gattaz comment on dirige

une entreprise mais apparemment, pour lui, enseigner la sociologie c'est facile ! Nous avons déjà vu que le fait d'avoir un grand père enseignant lui donnait toute légitimité pour parler d'enseignement et voilà qu'il est en mesure de prétendre que le « social est facile » ! Comment garder son calme devant autant de légèreté ?

CONCLUSION

Je suppose que certains lecteurs me reprocheront de « jouer au prof » et de distribuer bons et mauvais points aux uns et aux autres ; Mais pourquoi se priver de ce plaisir quand on a été soi même, en tant que professeur de « sciences économiques et sociales », l'objet depuis plusieurs années de critiques virulentes dont la majorité est non fondée ?

Nous avons donc vu dans ce débat un spectre assez large des critiques qui peuvent nous être faites :

- + Des critiques soupesées mais faussées par le fait qu'un élément (ici la « catastrophe ambulante ») n'a pas été suffisamment recoupé. Je pense que le journaliste en question, maintenant qu'il est muni de l'ensemble des informations, modifiera quelque peu son discours (notons que le cas s'est déjà passé avec une journaliste de l'Agence Pour l'Emploi des cadres qui a très honnêtement avoué avoir fait trop facilement confiance à un de nos détracteurs).

- + Des critiques sérieuses pesées, et productives d'un acteur de l'entreprise, monsieur Lévy-Waitz, qui prend soin de garder le lien avec l'enseignement.

- + Et puis, et puis,... cet incroyable flot d'assurance et de méconnaissances qui nourrit continuellement des critiques non fondées venus de la part de gens qui nous reprochent de ne pas faire ce que nous faisons et de faire ce que nous ne faisons pas, cette source intarissable de préjugés idéologiques,... avec une mention spéciale pour l'amour et le quotient émotionnel de l'entreprise. Merci, chère Sophie, grâce à vous nous pouvons enfin marier les termes « surréalisme » et « économie ».